

La folie du personnage féminin au théâtre: furor et dolor sur scène

TEXTE 1. Monologue d'Hermione (*Andromaque*, V,1) (1667)

Hermione

Où suis-je ? Qu'ai-je fait ? Que dois-je faire encore ?
Quel transport me saisit ? Quel chagrin me dévore ?
Errante et sans dessein je cours dans ce palais.
Ah ! Ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais ?
Le cruel ! De quel œil il m'a congédiée !
Sans pitié, sans douleur au moins étudiée !
L'ai-je vu se troubler et me plaindre un moment ?
En ai-je pu tirer un seul gémissement ?
Muet à mes soupirs, tranquille à mes alarmes,
Semblait-il seulement qu'il eût part à mes larmes ?
Et je le plains encore ! Et pour comble d'ennui,
Mon cœur, mon lâche cœur s'intéresse pour lui !
Je tremble au seul penser du coup qui le menace !
Et prête à me venger, je lui fais déjà grâce !
Non, ne révoquons point l'arrêt de mon courroux :
Qu'il périsse ! Aussi bien il ne vit plus pour nous.
Le perfide triomphe et se rit de ma rage :
Il pense voir en pleurs dissiper cet orage ;
Il croit que toujours faible et d'un cœur incertain,
Je parerai d'un bras les coups de l'autre main.
Il juge encor de moi par mes bontés passées.
Mais plutôt le perfide a bien d'autres pensées :
Triomphant dans le temple, il ne s'informe pas
Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas.
Il me laisse, l'ingrat, cet embarras funeste.
Non, non, encore un coup, laissons agir Oreste.
Qu'il meure, puisque enfin il a dû le prévoir,
Et puisqu'il m'a forcée enfin à le vouloir...
A le vouloir ? Hé quoi ? C'est donc moi qui l'ordonne ?
Sa mort sera l'effet de l'amour d'Hermione ?
Ce prince, dont mon cœur se faisait autrefois
Avec tant de plaisir redire les exploits,
A qui même en secret je m'étais destinée
Avant qu'on eût conclu ce fatal hyménée,
Je n'ai donc traversé tant de mers, tant d'Etats,
Que pour venir si loin préparer son trépas ?
L'assassiner ? le perdre ? Ah ! Devant qu'il expire...

TEXTE 2. Bernard-Marie KOLTES, *Combat de nègre et de chiens* (1983)

Tirade de Léone – p.41-44

VI

Le vent soulève une poussière rouge ; Léone voit quelqu'un sous le bougainvillée.

Dans des chuchotements et des souffles, dans des claquements d'ailes qui la contournent, elle reconnaît son nom, puis elle sent la douleur d'une marque tribale gravée dans ses joues.

L'harmattan, vent de sable, la porte au pied de l'arbre.

LEONE (*s'approchant d'Alboury*). —Je cherche de l'eau. Wasser, bitte. (*Elle rit*) Vous comprenez l'allemand ? Moi, c'est la seule langue étrangère que je connaisse un peu. Vous savez, ma mère était allemande, véritablement allemande, de pure origine ; et mon père alsacien ; alors moi, avec tout cela... (*Elle s'approche de l'arbre.*) Ils doivent me chercher. (*Elle regarde Alboury.*) Il m'avait pourtant dit que... (*Doucement :*) Dich erkenne ich, sicher. (*Elle regarde autour d'elle.*) C'est quand j'ai vu les fleurs que j'ai tout reconnu ; j'ai reconnu ces fleurs dont je ne sais pas le nom ; mais elles pendaient comme cela aux branches dans ma tête, et toutes les couleurs, je les avais déjà dans ma tête. Vous croyez aux vies antérieures, vous ? (*Elle le regarde.*) Pourquoi m'a-t-il dit qu'il n'y avait personne sauf eux ? (*Agitée :*) J'y crois moi, j'y crois. Des moments si heureux, très heureux, qui me reviennent de si loin ; très doux. Tout cela doit être très vieux. Moi, j'y crois. Je connais un lac au bord duquel j'ai passé une vie, déjà, et cela me revient souvent, dans la tête. (*Lui montrant une fleur de bougainvillée :*) Cela, on ne le trouve pas ailleurs que dans les pays chauds, n'est-ce pas ? Or je les ai reconnues, venant de très loin, et je cherche le reste, l'eau tiède du lac, les moments heureux. (*Très agitée :*) J'ai déjà été enterrée sous une petite pierre jaune, quelque part, sous des fleurs semblables. (*Elle se penche vers lui.*) Il m'avait dit qu'il n'y avait personne (*Elle rit.*) Je suis tellement contente que vous ne soyez pas français ni rien comme cela ; ça évitera que vous me preniez pour une conne. D'ailleurs, moi non plus je ne suis pas vraiment française. A moitié allemande, à moitié alsacienne. Tiens, on est fait pour... J'apprendrai votre langue africaine, oui, et quand je la parlerai bien, en réfléchissant bien pour chaque mot que je dirai, je vous dirai... les choses... importantes... qui... je ne sais pas. Je n'ose plus vous regarder ; vous êtes si grave, et moi, la gravité ! (*Elle s'agite.*) Vous sentez le vent ? Quand le vent tourne comme cela c'est le diable qui tourne. Verschwinde, Teufel ; pschttt, va-t'en. Alors, on faisait sonner les cloches de la cathédrale, pour que le diable s'en aille, quand j'étais petite. Il n'y a pas de cathédrale, ici ? C'est drôle, un pays sans cathédrale ; j'aime les cathédrales. Il y a vous, si grave ; j'aime bien la gravité. (*Elle rit.*) Je suis une chipie, pardon. (*Elle cesse de bouger.*) Je préférerais rester ici ; il fait si doux. (*Elle le touche sans le regarder.*) Komm mit mir, Wasser holen. Quelle idiote. Je suis sûre qu'ils sont en train de me chercher ; je n'ai rien à faire là, c'est sûr. (*Elle le lâche.*) Il y a quelqu'un. J'ai entendu...(Bas :) Teufel ! Verschwinde, pschttt ! (*A son oreille :*) Je reviendrai. Attendez- moi. (*Alboury disparaît sous les arbres.*) Oder Sie, kommen Sie zurück !